

Non seulement nous n'avons que les mots,

Non seulement nous n'avons que les mots, mais en plus c'est eux qui nous ont

Françoise BUECHER, FOF-Berry-Val de Loire

« Les mots savent de nous des choses que nous ignorons d'eux »

René Char.

Nous n'avons que les mots pour appréhender le monde. Aucun autre accès aux choses du monde que par leur représentation. Or le mot ne saurait recouvrir la chose. Il n'y a pas de réalité objective. Il n'y a de réalité que celle que je peux percevoir à travers la fenêtre de mon fantasme, construit par la trame de ma narration.

L'enfant qui naît est totalement dépendant de l'autre pour sa survie. De ses soins, de sa présence substantielle. Le bébé est nommé, parlé, accueilli dans un berceau de langage. Du substantiel comme du subtil, du lait comme des mots, il dépend entièrement.

Pourtant l'autre s'absente, il est appelé ailleurs, il va désirer ailleurs.

Alors « l'enfant découvre qu'il n'est plus le nécessaire prolongement du corps de l'autre. Il lui faut prendre la parole que l'autre disait pour lui. Mais en saisissant la parole, il est dessaisi de l'autre éprouvé comme continuité ou contiguïté de son propre corps. Dans le même mouvement, il est dessaisi de lui-même. » (Denis Vasse, L'ombilic et la voix).

Avec Naël, les échanges sont très difficiles. Il répète en écho mes fins de phrases, il inverse les pronoms. Pendant des semaines et des semaines, il place une marionnette à tête de crocodile en équilibre sur le bord de la fenêtre ouverte. Jusqu'à ce qu'un jour elle tombe. Du deuxième étage sur un coin de toit. Visible mais inaccessible. Durant plusieurs semaines nous avons pu l'observer, puis le vent ou la pluie l'a poussée plus loin. De cette chute, le rapport de Naël à la parole n'a plus jamais été le même.

Brandon ne parle pas. Il joue peu, il est très inhibé et ses jeux sont répétitifs. Nous travaillons ensemble depuis deux mois environ. Il aligne tous les personnages playmobils, ils ont tous les mêmes pieds, de couleurs différentes, sauf un qui est pieds nus, Brandon l'observe longuement, me regarde, le pointe et prononce son premier mot : " chochu ".

Non seulement nous n'avons que les mots,

Jules vient me voir depuis quelques semaines. Le langage paraît complètement glisser sur lui. Jules vient vers moi, cherche mon attention, me sourit. Il parle sans cesse, y compris en même temps que moi. Mais de son jargon très mélodique rien ne vient me parler. On pourrait presque y entendre une langue étrangère tellement c'est expressif. Malheureusement Jules ne parle la langue de personne. Et personne ne parle la sienne. Mes mots n'ont aucune prise sur lui. Il court aux quatre coins de mon bureau, il vide toutes les boîtes qu'il trouve, veut tout et jette tout dans le même mouvement. Il n'entend aucun appel, aucune interdiction. Je n'ai que mon corps pour l'arrêter. Et puis à notre quatrième rencontre, je prononce un " non " qui ne m'apparaît pas différent des précédents, des dizaines précédant. Je suis assise à mon bureau, je parle à sa mère, il veut monter sur le canapé mais avec ses chaussures : c'est " non ". Il s'arrête, stupéfait. Il glisse par terre, sous la chaise de sa mère et s'écrie : " PPPAS ! ".

Naissance.

Mais n'essence.

Le sujet naissant est le point vide de la structure d'où la chaîne signifiante s'origine. Il ne pourra que glisser de signifiant en signifiant, et n'être qu'inter-dit. N'être qu'entre, entre les mots. À jamais dans l'impossibilité d'accéder à sa vérité. À une identité qui viendrait le signifier. « *Un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant qui ne le représente pas* » (Lacan).

" Je vais le dire à Madame Buecher ". C'est ce que Niels, 4 ans et demi, ne manque jamais de faire. Une chute, une panne de voiture, une entrée de parking bouchée... C'est toujours ainsi que nos séances commencent, un événement, marquant pour lui, qu'il répète en boucle. Au questionnement de sa mère sur le déroulement de notre travail, maintenant que Niels parle vraiment très bien, je réponds : " du tricotage ". C'est en effet ce qui me paraît recouvrir au plus près ce qui se passe entre nous. Elle rapporte que Niels après un accident exceptionnel de pipi au lit une nuit a dû le dire à la maîtresse dès son arrivée à l'école. Je propose l'idée que Niels a peut-être besoin d'en passer par l'autre quand quelque chose du réel, ici du réel du corps, vient faire effraction. Peut-être a-t-il besoin que l'autre le passe par la salive de ses mots pour qu'il puisse ensuite l'intégrer à sa trame symbolique. Je pense à ces enfants qui tombent, se relèvent sans trop paraître souffrir mais fondent en larmes au moment où ils aperçoivent leur mère. Quand Niels bute sur un réel inassimilable, son disque paraît rayé. C'est en reprenant ensemble, dans le sens même de la reprise, du maillage, que Niels paraît pouvoir avancer.

Non seulement nous n'avons que les mots,

À la manière de Saint Exupéry, j'aurais pu dire que j'ai été très tôt découragée dans ma carrière de tricoteuse par la difficulté à trouver une grande personne disponible pour reprendre mes mailles manquées et que mes tricots ont toujours été de vraies passoires. Mais Niels, et les petits princes d'aujourd'hui, n'en ont cure et posent leur question avec entêtement.

Pierre ne m'a pas demandé de lui dessiner un mouton. Il m'a dessiné une cigogne. Dès le début de notre rencontre, pendant que je parlais avec sa mère. Une cigogne qui apporte les bébés. Puisque c'est ainsi que les bébés arrivent après avoir été fabriqués par une machine cachée dans les nuages. Je dois avoir l'air perplexe, je me retourne vers sa mère – enceinte de 5 mois et qui venait juste d'évoquer trois fausses couches – il ajoute : « maman en tout cas c'est une cigogne qui l'a apportée c'est sûr », sa mère acquiesce. Il dessine ensuite une cigogne foudroyée dans un orage. Et moi je tombe des nues. Pierre a 7 ans, il présente des difficultés de langage oral et écrit, une désorientation temporelle marquée, et un bilan est en cours pour poser un diagnostic de TDAH. Sa mère reçue seule la semaine suivante m'explique que la rencontre avec le réel de la sexualité a été tellement traumatique pour elle qu'elle a eu besoin de trouver ça, cette cigogne, pour venir cacher, boucher le trou de l'origine.

Le sujet n'a pas d'autre choix que d'être pris dans le discours. Lacan définit quatre discours, quatre façons de faire lien social, avec une éthique propre. Chacun des discours est une façon de traiter le réel mais se heurte à un impossible.

Le discours capitaliste, que Lacan définit comme un para-discours, lui ne connaît pas cet impossible. Discours de la science, il promet un toujours plus, sans limite. À la science, rien d'impossible : faire des enfants dans des conditions tout à fait inédites, changer de sexe... et ce qui n'est pas encore possible aujourd'hui le sera demain.

Pourtant à refouler le réel par la porte, on s'expose à son effraction par la fenêtre. À l'heure du tout est possible, jamais notre quotidien n'a été autant frappé d'interdictions. Marquages au sol, gestes barrières, distanciation, visages barrés d'un masque. La barre est partout.

Si nous sommes nécessairement pris dans ce discours, qui est le discours courant – le « *disque-ourcourant* » de Lacan – rien n'empêche de faire un pas de côté pour s'écouter parler. Chacun de nous peut constater à quel point les mots d'aujourd'hui en disent long sur la vision du monde que l'on se propose. À cet égard, la période que nous traversons est exemplaire. Ainsi, comme le dit Christian Dubuis-Santini, si le virus est réel, sa contagion elle est idéologique.

Non seulement nous n'avons que les mots,

Les exemples ne manquent pas. Prenons celui du « masque inclusif » : masque transparent, perle rare pour toute orthophoniste souhaitant se déconfiner de son plexiglass. Pourquoi le nommer masque inclusif et pas simplement masque transparent ? Que peut-on entendre dans « inclusif » ? Je propose la réponse suivante : celui qui le porte se place ainsi dans une certaine position vis-à-vis de celui à qui il s'adresse, le jeune enfant, l'autiste, le malentendant. Il se place dans la position de lui vouloir du bien (et que cela se sache).

Je connais Nino depuis presque 18 mois. Il présente un retard de langage très sévère, en expression comme en compréhension. Après un sevrage particulièrement douloureux à 15 mois (sa mère en sera hospitalisée quelques jours et Nino refusera la plupart des aliments qui lui seront proposés) Nino commence à faire des crises d'eczéma très importantes. Quand les parents de Nino ne le ramènent pas eux-mêmes dans leur lit (on est si bien ensemble), ce sont ces crises violentes qui l'y renvoient : Nino se gratte, il est en sang, personne ne dort. Quelle difficulté pour entamer cette économie familiale ! S'ils sont prêts à aller très loin pour consulter tous les pontes en dermatologie, ils refusent toute consultation psy.

Le temps passe. Les résistances fondent très lentement. Nino est maintenant en grande section de maternelle et il y retrouve sa maîtresse de petite section. Elle est scandalisée : Nino n'a pas progressé ! Comment peut-on laisser un enfant ainsi ! Elle m'appelle. Elle évalue le retard à deux ans et demi environ, et compte tenu de l'absence d'évolution, elle pense à un diagnostic de dysphasie et demande une consultation au Centre Référent Langage. J'exprime mes doutes. Elle organise une réunion à l'école à laquelle je me rends. Elle y reprend le même discours (en remplaçant le terme de dysphasie par handicap) comme si notre conversation téléphonique n'avait pas existé ! Elle ne laissera pas ce petit garçon si mignon (c'est vrai) et ses parents si aimants (plus que vrai) sans solution. Elle en a les larmes aux yeux...

Pierre a eu une grande conversation avec sa maman. Et la cigogne en a pris un sacré coup dans l'aile ! Espérons qu'il pourra, de cette confusion délogée, construire des repères et un espace plus sécurisant pour penser. Pierre ne tient pas sur sa chaise en classe et c'est pour son bien et sa concentration, que son neurologue lui a proposé une prescription de Ritaline.

Le discours totalisant du bien peut poser les premiers pavés de l'enfer. Inclusion, communication bienveillante, parentalité positive... Ma pépite de la semaine : un mémoire sur le « partenariat-patient » en orthophonie nommé pour je ne sais quel prix de recherche. Le patient : un partenaire à qui on veut du bien.

Non seulement nous n'avons que les mots,

Au-delà d'une conception du bien parler distincte de l'idée d'une parole bien calibrée, bien normée, comment échapper à la langue de bois ?

Les mots nous ont et nous n'avons qu'eux.

En prendre la mesure.

Avoir d'abord reconnu, peut-être éprouvé pour soi, les mots comme lieu d'aliénation.

Et seulement alors y percevoir une possibilité d'émancipation.

Bibliographie :

Chants de la Balandrane, René Char, 1977.

L'ombilic et la voix, Denis Vasse, 1974.

Lacan, nous et le réel, séminaires en ligne, Christian Dubuis-Santini, 2016-2020.

Le petit prince, Antoine de Saint Exupéry, 1943.